Exposition des 318 lettres de Napoléon à Marie-Louise récemment acquises par le Gouvernement français : [exposition, [...]

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

EXPOSITION

DES

318 Lettres de Napoléon à Marie-Louise

récemment acquises par le Gouvernement français

NOTICE HISTORIQUE

suivie de la liste des objets exposés

ÉDITIONS
DES
BIBLIOTHÈQUES NATIONALES
DE FRANCE

FÉVRIER-MARS 1935

ÉDITIONS DES BIBLIOTHÈQUES NATIONALES DE FRANCE

Les 318 lettres de Napoléon à Marie-Louise

actuellement exposées à la Bibliothèque Nationale
SERONT PUBLIÉES PAR M. LOUIS MADELIN
de l'*Académie française*

Elles paraîtront au début de Mars

Tirage ordinaire	25 fr.
Tirage limité sur pur fil Lafuma.	60 fr.
— sur vélin d'Arches.	80 fr.
— sur Japon impérial.	150 fr.

Pour tous renseignements concernant la souscription s'adresser au Magasin de vente de la Bibliothèque.

LES

318 LETTRES DE NAPOLÉON

A

MARIE-LOUISE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

EXPOSITION

DES

318 Lettres de Napoléon à Marie-Louise

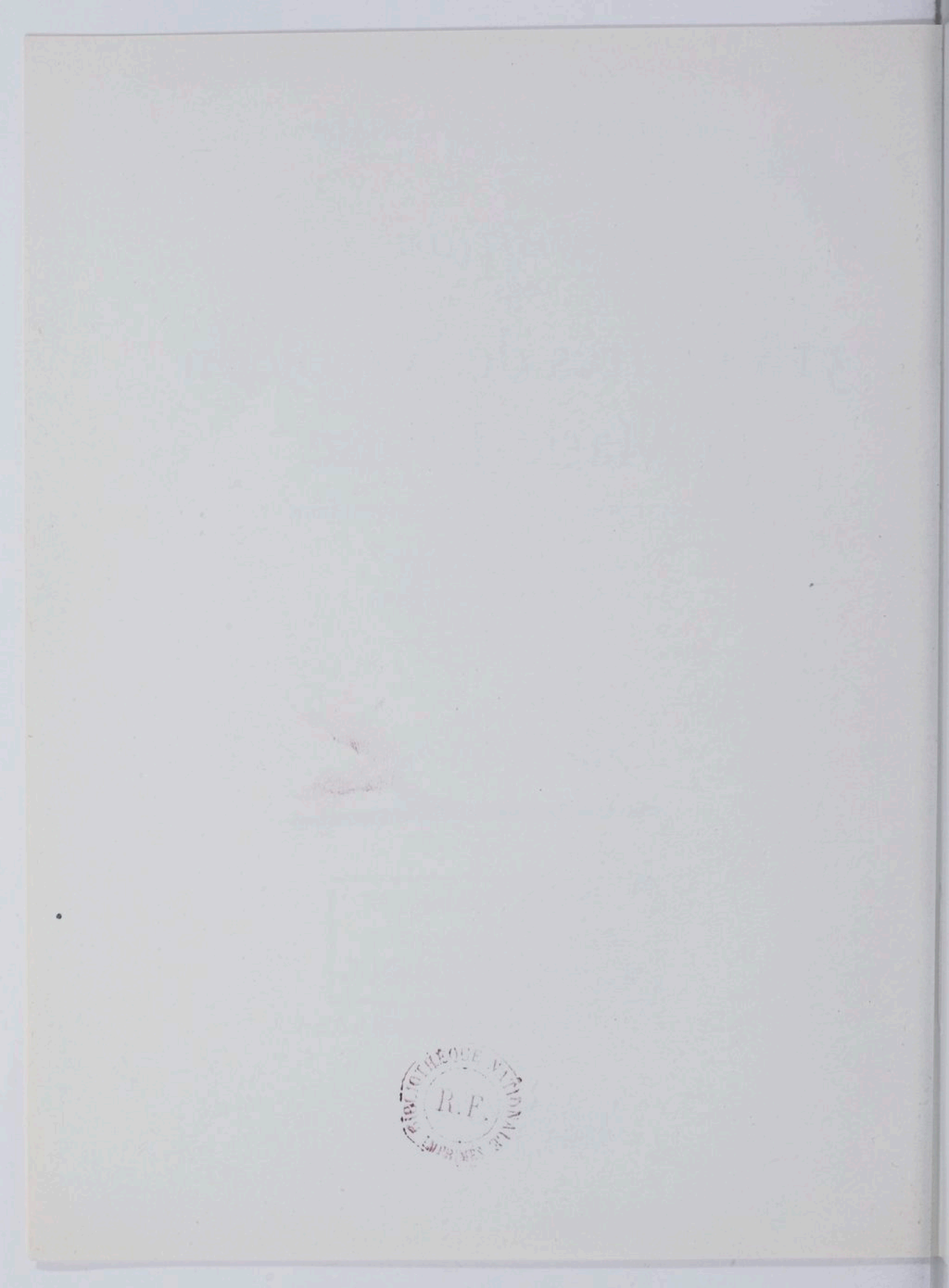
récemment acquises par le Gouvernement français

NOTICE HISTORIQUE

suivie de la liste des objets exposés

ÉDITIONS
DES
BIBLIOTHÈQUES NATIONALES
DE FRANCE

FÉVRIER-MARS 1935


BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

ONT COLLABORÉ
A LA PRÉPARATION DE CETTE EXPOSITION

MM. Ph. LAUER, P.-A. LEMOISNE, Émile LEROY, conservateurs à la Bibliothèque nationale.

MM. Jean BABELON et Jean LARAN, conservateurs-adjoint.

MM. Ch. DU BUS, Robert BRUN et Jacques RENOULT, bibliothécaires.

M. Michel FRANÇOIS, attaché au Département des Manuscrits.

MM. J. ADHEMAR, J. PRINET, attachés au Département des Estampes et

Mme AUBRY.

Les établissements et les personnes dont les noms suivent ont bien voulu prêter à la Bibliothèque nationale, un certain nombre de pièces qui figurent à cette exposition. Elle leur exprime ici sa très vive gratitude.

MUSÉE DU LOUVRE. — M. Henri VERNE, Directeur des Musées nationaux. MM. Carle DREYFUS, Conservateur et Gabriel ROUCHÈS, Conservateur-adjoint.

MOBILIER NATIONAL. — M. Guillaume JANNEAU, Administrateur et M. LIONARD, Administrateur-adjoint.

MUSÉE DE VERSAILLES. — M. Gaston BRIÈRE, Conservateur.

MUSÉE DE MALMAISON. — M. Jean BOURGUIGNON, Conservateur.

MUSÉE CÉRAMIQUE DE SÈVRES. — M. HAUMONT, Conservateur.

MANUFACTURE NATIONALE DE SÈVRES. — M. LECHEVALLIER-CHEVIGNARD, Directeur.

MUSÉE MUNICIPAL DE ROUEN. — M. Fernand GUEY, Conservateur.

MM. DAVID-WEILL, Président du Conseil des Musées nationaux, E. FABIUS, LEBRUN et E. MEYER.

L'ACQUISITION

DES

LETTRES DE NAPOLÉON A MARIE-LOUISE

PAR

LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Au lendemain de la donation magnifique du baron Henri de Rothschild, qui doit faire entrer au Département des manuscrits plus de cinq mille lettres et documents de toute nature intéressant l'histoire politique et littéraire de la France, à la veille du jour où M. Seymour de Ricci lui apportait plus de quinze cents lettres de Voltaire, dont un grand nombre sont inédites, la Bibliothèque nationale faisait l'acquisition à Londres de trois cent dix-huit lettres de Napoléon Ier adressées à l'impératrice Marie-Louise de 1810 à 1814.

Tout ce qui leur confère un prix singulier, une valeur unique a été souligné déjà. Parmi tant de pièces — plus de vingt-cinq mille — qui constituent la correspondance de l'Empereur et qui ont été publiées sous ce titre par la Commission officielle de 1860, puis par divers historiens, il en est très peu qui soient écrites de sa main. Dictées à des secrétaires, elles constituent pour la plupart des documents officiels plutôt que des lettres intimes.

L'étude méthodique des catalogues de vente d'autographes est à cet égard bien instructive. M. Seymour de

Ricci, après Bordier et Lalanne, l'a entreprise, et ses conclusions peuvent être ainsi résumées : en dehors d'un groupe de lettres adressées à Joséphine, il ne s'agit le plus souvent que de lettres signées ou paraphées par Napoléon; le nombre est infime de celles qui furent entièrement écrites par lui. Ainsi s'expliquent les prix très élevés qu'elles ont toujours atteints en vente publique. Nous ne retiendrons ici que les plus récents : en 1933, à la vente de Lord Rosebery, une lettre de Napoléon à Marie-Louise, datée de 1814, écrite sur une page, a été vendue 1.000 livres sterling, soit environ 80.000 francs; le 14 novembre 1934, à la vente Brouwet, à Paris, une lettre de Napoléon à Joséphine a été vendue 45.300 francs (soit avec les frais 53.200 francs).

Mais ce n'est pas tant ce qu'on peut appeler l'intérêt autographique de ces lettres que leur inestimable intérêt historique qui a ému l'opinion à l'annonce de leur dispersion possible. Elles forment un ensemble dont l'unité apparaît dès l'abord, et qui nous fait passer des semaines triomphantes du mariage autrichien à l'abandon et à la solitude de l'île d'Elbe. Et elles prendront leur sens véritable quand on pourra, tout à loisir, les insérer dans l'immense documentation de ces quatre années, les éclairer par l'itinéraire patiemment reconstitué de l'Empereur.

Nous laisserons ce soin à ses historiens. Les meilleurs d'entre eux, ou les plus pénétrants, avaient soupçonné l'existence de ces documents et en pressentaient la valeur. Frédéric Masson, après avoir posé ce qu'il appelait le « problème Marie-Louise » écrivait : « Pour sa solution, il manque un élément essentiel : la correspondance que Marie-Louise et Napoléon ont entretenue durant les trois années 1812, 1813 et 1814. Ils s'écrivaient chaque jour, souvent plusieurs fois par jour et de ces milliers de lettres, je n'en

ai retrouvé, en dehors des dépêches officielles, qu'une de la femme et cinq ou six du mari. A cette terrible lacune, qui vraisemblablement ne sera jamais comblée, j'ai suppléé du mieux que j'ai pu, mais combien mal! Une phrase des lettres à Joséphine n'est-elle pas plus expressive que vingt volumes? *Pour une de ces lettres ne donnerait-on pas tous les commentaires?* C'est le caractère, le tempérament, le génie et l'âme même. Là devant, on ne suppose ni ne déduit; l'homme apparaît. Au moins, dans le cas improbable où cette correspondance aurait échappé, voudrais-je espérer que la publication qui en serait faite confirmât dans leur ensemble les hypothèses que j'ai proposées[1]. »

Pour une de ces lettres ne donnerait-on pas tous les commentaires... Ce qui paraissait improbable en 1902 devait se réaliser trente-deux ans plus tard. Au début de novembre 1934, on apprenait que seraient mises en vente à Londres, le 17 décembre, trois cent dix-huit de ces lettres. Depuis un siècle, elles n'avaient pas quitté la famille de Marie-Louise. Transmises de génération en génération elles étaient demeurées ignorées de tous, jusqu'au jour où leur dernier possesseur, le prince de Montenuovo, avait pris la décision de s'en séparer.

Le catalogue accompagné de fac-similés, qui devait bientôt circuler dans Paris, comprenait d'abondants extraits, généralement bien choisis. Les grands corps savants, l'Institut de France, les Archives nationales, la Bibliothèque nationale représentèrent aussitôt aux pouvoirs publics que l'État français se devait d'acquérir un tel ensemble. Il convient de retenir la démarche, depuis rendue publique, qu'accomplit dans les premiers jours de

1. Fr. Masson, *L'Impératrice Marie-Louise* (Paris, 1902), p. V.

décembre M. René Doumic, secrétaire perpétuel de l'Académie française, accompagné de plusieurs de ses collègues, auprès du Président du Conseil, M. P.-E. Flandin : il lui exposa avec quelque solennité une opinion que dans le même temps soutenaient dans la presse des hommes qualifiés par leur compétence et leurs travaux. Le ministre de l'Éducation nationale, M. André Mallarmé, qu'appuyait de toute son autorité M. Édouard Herriot, ministre d'État, sut prendre rapidement la décision attendue. La Réunion des Bibliothèques nationales, qui possède la personnalité civile et l'autonomie financière, lui apparut par sa souplesse même comme l'organe le plus propre à assurer le succès de l'opération. Un conseil convoqué spécialement le 14 décembre accorda à l'Administrateur général de la Bibliothèque nationale les autorisations nécessaires.

Nous ne donnerons pas ici le détail d'une négociation qui fut longue et délicate, et pour le succès de laquelle le concours de l'ambassade de France à Londres devait être particulièrement efficace. On voulait et l'on sut éviter qu'un tel ensemble fût divisé, dispersé entre plusieurs collections, soustrait à la curiosité des historiens et du public. La foule qui se pressait le 17 décembre chez MM. Sotheby salua de longs applaudissements l'achat qui fut fait des trois cent dix-huit lettres au nom du Gouvernement français.

Les journaux anglais et, après eux, les journaux des pays les plus divers ont été unanimes dans leur approbation. Ils devaient, dans les semaines qui suivirent, par l'abondance de leurs informations, par leur empressement à obtenir le droit de reproduire les documents ainsi acquis, rendre sensible une curiosité devenue bientôt universelle.

Le Parlement français, enfin, donnait sa sanction à cette

heureuse entreprise en insérant dans la loi de finances qu'il achevait de discuter un article ouvrant un crédit exceptionnel d'un million à la Bibliothèque nationale[1].

Dès le lendemain de la vente, les trois cent dix-huit lettres entraient au Département des Manuscrits. Le déchiffrement en commençait aussitôt. Il s'est poursuivi pendant plusieurs semaines. Une première ébauche en avait été tentée à Londres par M. G. D. Hobson; mais une lecture, même rapide, du catalogue de vente faisait apparaître de nombreuses erreurs, assurément bien explicables. Le travail fut entrepris par le conservateur du département, M. Ph. Lauer, assisté de ses collaborateurs, MM. Bondois, Van Moé, François, Mlle Solante. Ils devinrent peu à peu familiers avec cette écriture elliptique où les mots ne sont indiqués que par un trait, où les signes, les syllabes mêmes se pressent, se pénètrent dans une sorte de hâte terrible. Plusieurs revisions leur furent nécessaires pour établir le texte des transcriptions qui sont exposées aujourd'hui à côté des autographes eux-mêmes. Ils ont accueilli pour leur lecture bien des suggestions précieuses, telles que celles de M. Abel Rigault, sous-directeur honoraire au Ministère des Affaires Étrangères, et de deux éminents historiens napoléoniens, MM. Jean Hanoteau et Louis Madelin.

C'est à ce dernier qu'a été confiée la tâche de préparer l'édition des lettres que la Bibliothèque nationale avait

1. Il y a peu de précédents à des votes de ce genre. Je note qu'en 1872 l'Assemblée nationale vota et inséra dans le budget de 1873 un crédit de 200.000 francs pour l'acquisition par le Cabinet des Médailles des monnaies gauloises de la collection de Saulcy; qu'en 1890 fut voté dans les mêmes conditions un crédit de 180.000 frs. pour l'achat des monnaies mérovingiennes de la collection Ponton d'Amécourt; qu'en 1897 fut voté un crédit de 421.000 francs pour l'achat par la Bibliothèque nationale des monnaies grecques de la collection Waddington.

le devoir de procurer au public dans le plus bref délai. L'impression en est presque achevée. Par l'ampleur de l'introduction, par l'abondance, la minutie des notes, M. Louis Madelin a éclairé toutes les parties de ce vaste document. En attendant cette publication et ce savant commentaire, nous avons demandé à M. Michel François d'établir une courte notice historique qui permettra au visiteur de placer à leur date les lettres qu'il a sous les yeux. Avec le concours des Musées nationaux ont été groupés autour des vitrines, par les soins de M. P.-A. Lemoisne, conservateur du Département des Estampes, des tableaux, des sculptures, des estampes, divers objets d'art propres à faire revivre les dernières années de l'Empire.

La Bibliothèque nationale a cru répondre à une légitime impatience du public français en lui présentant ainsi, sans retard, l'ensemble de ces lettres, si précieuses pour notre histoire, dont la générosité de la nation vient d'enrichir ses collections.

JULIEN CAIN,
Administrateur général de la Bibliothèque nationale.

LES LETTRES DE NAPOLÉON
A MARIE-LOUISE

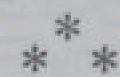
Le 16 décembre 1809, un sénatus-consulte établissait la dissolution du mariage de Napoléon et de Joséphine; quelques mois plus tard, le 11 mars 1810, Napoléon épousait par procuration la fille aînée de l'empereur François Ier d'Autriche et de sa seconde femme, Marie-Thérèse, l'archiduchesse Marie-Louise. Cette union devait consacrer le prestige que tant de victoires avaient acquis à l'Empereur dans toute l'Europe; elle marquait le point de départ d'une époque nouvelle pour laquelle les plus grands espoirs étaient permis. Quatre ans après, le 20 avril 1814, Napoléon, souverain déchu, quittait Fontainebleau pour aller prendre possession de l'État minuscule que lui avaient laissé les alliés, l'île d'Elbe.

C'est entre ces deux termes que se placent les trois cent dix-huit lettres écrites par Napoléon à sa femme, qui seront, désormais, conservées au département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale; documents d'une importance capitale pour l'histoire puisqu'ils nous découvrent les sentiments intimes de l'Empereur pendant ces quatre années qui devaient être, en réalité, les plus tragiques que la France eût connues depuis l'avènement de son nouveau souverain. Cet ensemble de lettres, toutes autographes, sauf une, la seconde, prend une valeur plus grande encore si l'on songe qu'à partir du siège de Toulon (novembre-décembre 1793), Napoléon n'écrivit plus de sa main que des lettres destinées à Joséphine, puis à Marie-Louise et quelques billets isolés à Berthier et à Murat, au cardinal Fesch, son oncle et à son frère Jérôme.

Si, dans les années de sa jeunesse, Napoléon couvrit de notes les papiers et les livres dont il se servait, il eut, par la suite, une horreur profonde d'écrire et ne mit plus que quelques apostilles en marge des lettres qu'il dictait. Nous verrons, dans ce rapide exposé, combien les trois cent dix-huit lettres réunies ici sont émouvantes par leur contenu. Mais, ces lettres, autographes, ne le sont pas moins par leur aspect matériel qui frappe dès l'abord. Si, dans les dix premières, de grand format et à tranche dorée, l'Empereur s'est appliqué pour écrire lisiblement — et l'on sait, maintenant, ce que cet effort lui coûtait — les autres sont écrites en toute hâte, à toute heure du jour et de la nuit, de cette écriture si personnelle et si changeante à la fois qu'elle reflète la pensée elle-même de son auteur.

Ce qui rend l'écriture de Napoléon si difficile à lire (des secrétaires étaient chargés de ce soin pour Marie-Louise), c'est précisément ce changement perpétuel dans le tracé des mêmes lettres. Seuls, quelques *ductus* résistent, le *p*, très ouvert, l'*s*, généralement très haut et fortement penché, le *t*, haut et à deux traits, le plus souvent barré, l'*o*, toujours ouvert. Mais, pour toutes les autres lettres, la comparaison des tracés reste décevante. Il faut ajouter que Napoléon fut toujours étranger à l'orthographe et notamment à l'orthographe des noms propres qu'il a fallu plusieurs fois restituer en tenant compte de la date des lettres et du contexte. Pour certaines lettres enfin, la nature même du papier — une simple feuille, si mince que l'encre l'a rongée — augmente encore la difficulté de lecture. Ce cas, toutefois, est assez rare et, au cours de ses campagnes, l'Empereur écrivit généralement sur un papier de petit format à tranche dorée, marqué de divers filigranes. Nous avons noté, en particulier, un filigrane représentant la tête de l'Empereur tournée à droite et couronnée de lauriers dans un double cercle; une aigle impériale couronnée dans un double cercle également; une petite aigle sans couronne; enfin un écu timbré d'un casque et dont le champ est occupé par une *foi* mise en fasce au-dessus d'un globe mondial surmonté d'une croix. Les lettres étaient pliées — la trace de la pliure est

encore apparente — et mises sous enveloppes. Les trous que l'on remarque sur le bord de gauche indiquent qu'elles ont été cousues ensemble, ce qui explique le parfait état de leur conservation.



Il est peu de périodes de l'histoire de France aussi connues que celle du premier Empire. Les mémoires si nombreux et toujours circonstanciés des contemporains qui ont approché la personne de l'Empereur, les documents administratifs, l'œuvre peint ou gravé des artistes ont été étudiés et interprétés par tant d'historiens, et de qualité, que bien peu d'événements ou de personnages de cette époque restent pour nous dans l'ombre. La personnalité de l'Empereur, ses réactions en face des choses et des gens nous ont été contées maintes fois et le seront encore.

Les trois cent dix-huit lettres de Napoléon à Marie-Louise récemment mises au jour viennent confirmer, en partie, ce que nous savions de l'époque qu'elles embrassent. Ne feraient-elles qu'apporter cette confirmation et leur valeur serait grande déjà à nos yeux. Or, cette confirmation émane de l'Empereur lui-même, dans les lettres les plus intimes qu'il écrivit à sa femme aux jours les plus critiques de son existence et leur confère ainsi une place singulière parmi les documents historiques que nous possédions. Mais, en outre, ces lettres apportent un ensemble de faits nouveaux et fournissent l'explication longtemps attendue de points demeurés obscurs, transformant en réalité les hypothèses qu'avait échafaudées l'esprit critique des historiens : témoignage direct s'il en fut, issu de celui-là même qui tenait entre ses mains les destinées des nations et de leurs souverains.

L'impression la plus frappante qui se dégage de la lecture des lettres, la plus constante aussi, est d'ordre psychologique. En épousant Marie-Louise, Napoléon devint un autre homme. Cette jeune Autrichienne de dix-huit ans appartenait à la plus ancienne famille régnante d'Europe; il ne fallait pas moins qu'une telle

alliance pour affermir un trône, qui, semblait-il, ne devait encore son existence qu'aux victoires remportées par le plus heureux des généraux.

Dès que sa demande est agréée, l'Empereur n'a plus de cesse qu'il ne voie sa nouvelle femme. Il déploie une activité physique considérable, chasse tous les jours dans les bois de Saint-Cloud ou de Trianon : « Mon impatiance est extrême de me trouver près de Votre Majesté. Si je m'écoutois, je partirois à franc étrier et je serois à vos pieds avant que l'on ne sût que j'aie quitté Paris, mais cela ne doit pas être. » Cette lettre est écrite le 1er mars 1810 et Napoléon avait encore le respect de l'étiquette : quelques jours plus tard, il ne devait plus s'en soucier et, sur la route de Compiègne, emportait Marie-Louise loin des dîners et des réceptions officielles préparées pour l'arrivée de la nouvelle Impératrice des Français.

Napoléon aima éperdument Marie-Louise. Dans toutes les lettres qu'il lui écrivit, on retrouve l'homme désespéré de n'être pas auprès de sa femme. Plus d'un an après leur mariage, il l'emmena dans un voyage qu'il devait faire aux Pays-Bas pour inspecter ses escadres mouillées à Ostende, au Helder et à Anvers. Marie-Louise résidait alors à Laeken et l'Empereur ne la quittait guère que pour quarante-huit heures; il ne lui en écrivait pas moins une lettre, deux quelquefois, par jour. Plus tard, pendant la campagne d'Allemagne, obligé de faire face à une coalition dont les forces allaient croissantes, il écrira le plus souvent possible à sa femme : « Je ne veux pas me coucher ce soir sans t'écrire ce mot », ou encore, le soir de Lützen : « Il est onze heures du soir, je suis bien fatigué »; suit un récit enthousiaste de la bataille. Après l'abdication, il mettra toute sa confiance en Marie-Louise, la suppliera de venir auprès de lui dans les appartements qu'il lui a préparés : « Ton logement est prêt et je t'atend dans le mois de septembre pour faire la vendange. » Il voit même plus loin et note un jour, en songeant aux duchés de Parme, Plaisance et Guastalla que le traité a réservés à sa femme : « Tu auras au moins une maison et un beau pays lorsque le séjour dans mon île

de l'Elbe te fatiguera et que je te deviendrai annuieux, ce qui doit être lorsque je serai plus vieux et toi encor jeune. » C'était voir trop loin : Marie-Louise avait déjà retrouvé à Aix-les-Bains, le comte de Neipperg; mais Napoléon devait ignorer jusqu'à sa mort la conduite de celle qu'il avait tant aimée.

Marie-Louise, cependant, lui avait donné un fils; la succession au trône se trouvait donc assurée. Ce n'était pas en vain que, le 18 mai 1804, le Sénat avait proclamé l'Empire héréditaire : cette fois, l'Empereur n'avait pas été déçu.

Il est remarquable que, dans les premières lettres adressées à Marie-Louise, cette grande idée de la nécessité d'un héritier paraît déjà : « Je vous prie, en grâce, soignez une senté qui m'est si précieuse. Elle ne vous appartient plus, Madame, puisque vous avez été assé bonne pour m'y donner des droits sur lesquelles je fonde mon bonheur. »

Le roi de Rome naquit le 20 mars 1811. Dès ce moment, Napoléon suivra avec le plus grand intérêt les progrès du « petit roi ». Pendant la campagne de Russie, il n'est pas de lettre où il n'en parle. Il s'enquiert de sa santé, notamment après le séjour que Marie-Louise fit, en juin 1812, à Prague : « Je vois avec plaisir que tu es en France. J'attend les détails du petit roi; tu dois l'avoir trouvé bien grandi, l'on dit qu'il mange comme quatre et qu'il est très gourmand ». Il reprend dans ses lettres les nouvelles que lui en donne Marie-Louise, s'amuse à la pensée qu'il n'a pas reconnu Mme de Montesquiou, sa nourrice. Son intelligence est précoce et il s'en réjouit. Il lui sait gré, dans ses jeux d'enfant, « d'avoir appelé papa à son secours » et l'on sent de la fierté dans cette phrase : « On me dit qu'il parle comme un orateur, je suis bien curieux de le voire. » Aux tristes jours de février 1814, la pensée de l'Empereur se tournera encore vers son fils et c'est sur un ordre exprès de lui, consigné dans une lettre datée de Montereau que l'on placera la légende : « Je prie Dieu qu'il sauve mon père et la France » au-dessous de la gravure d'Isabey, reproduite à des milliers d'exemplaires, où l'on voit le roi de Rome agenouillé, en uniforme ou au milieu de ses jouets.

Toutes les lettres de Napoléon nous montrent ainsi l'Empereur plein d'attentions pour sa femme et son fils. Les mêmes phrases, les mêmes questions reviennent et suffisent souvent à remplir des lettres entières. C'est que ces pensées l'obsédaient au cours de ses campagnes. C'est aussi que la prudence lui commandait de ne pas sortir de ce domaine de la vie intime qui ne pouvait rien apprendre aux ennemis au cas où ces billets tomberaient entre leurs mains. Quand il était à Moscou, les lettres mettaient dix-huit jours pour arriver à Paris et plusieurs fois les estafettes chargées de les porter furent surprises et arrêtées en cours de route.

Loin de la capitale, loin de ses ministres, Napoléon ne disposait pourtant que de ce moyen pour informer l'Impératrice des événements et aussi pour faire sentir à chaque instant son action à Paris. Il entendit toujours rester le maître et la distance, ou la gravité des opérations militaires qu'il dirigeait, ne l'empêchèrent même pas de conseiller Marie-Louise sur la conduite qu'elle avait à tenir au milieu des futilités de la vie de cour aux Tuileries ou à Trianon. Tout, en effet, pour lui, était important et, dans ses lettres, nous retrouvons à chaque ligne l'universalité devenue légendaire de l'homme qui voulut tout régenter. Bien des fois, en pleine campagne d'Allemagne ou de France, au moment où ses armées sont aux prises avec les pires difficultés, nous le verrons régler un détail de cour, s'emporter contre Mme de Montesquiou qui a manqué à l'étiquette et blâmer la duchesse de Montebello qui fait fort mal les invitations : « Ainsi, elle invite des personnes qui sont absente depuis un mois de Paris et même depuis trois, ce qui exite les mocquerie et faire croire que ce travaille des invitations est fait par un comis et dès lors, on ne se trouve plus flatté d'être invité ». En même temps, il réprimandera Marie-Louise de n'avoir pas assisté à des cérémonies où sa présence avait été annoncée, car, ajoutera-t-il, « il ne faut jamais de contre-ordre ». Ici, reparaît l'homme de commandement, le général qui connaît l'importance d'une décision prise et les dangers que l'on court à la modifier.

Malgré les précautions qu'il doit prendre pour que ses lettres ne puissent être utilisées par l'ennemi qui les saisirait, Napoléon tient à donner à Marie-Louise des précisions sur les opérations qui accaparent toute son activité et, en définitive, décideront du sort de l'Empire.

La majeure partie des lettres adressées à Marie-Louise a été précisément écrite pendant les campagnes décisives de Russie, d'Allemagne et de France, dans l'action même ou immédiatement après une bataille et c'est là un autre de leur intérêt. L'Impératrice était ainsi la première informée et les nouvelles que lui apportaient ces lettres passaient, sur l'ordre de Napoléon, dans le *Moniteur* avant même que les bulletins officiels de l'armée fussent arrivés.

Et d'abord, tout ce qui intéresse le soldat se retrouve dans les lettres de l'Empereur, en premier lieu, la température. Nous sommes informés, à chaque instant, de la violence des pluies, de la chaleur du soleil ou des rigueurs du froid. Après le passage du Niémen, il écrit : « Le tems est très pluvieux, dans ce pays, les orages sont terribles », puis : « Nous avons eu ici de grandes chaleurs aujourd'hui, des pluies très fortes qui nous gênent et nous font du mal. » (2 juillet 1812). La pluie, le froid seront les grands ennemis durant la campagne de France, alors que les chemins étaient recouverts de plusieurs pieds de boue et qu'il fallait se déplacer plus vite que jamais. « Le temps est toujours mauvais » dira-t-il au début de février 1814, et, le 20 du même mois : « Il fait aujourd'hui un froid terrible qui nous a fait souffrir et a été bien utile à l'ennemi, parceque toutes les traverses sont très bonnes par ce tems-là, de sorte qu'il a pu évacuer tout sur Troye sans ambaras, sans quoi nous eussions pris la moitié de tout ce qu'il a ». Déjà, en 1812, c'était la neige et le froid qui avaient décimé l'armée impériale en Russie. En quittant Moscou, Napoléon s'était plu à noter que le temps restait au beau : « Il est impossible de voire un autonne pareil, un soleil pure et seulement deux ou trois degrés de froid, cela rend la marche belle et peu fatigante ». Ainsi, l'hiver s'annonçait supportable et l'on ne pourrait

pas accuser l'Empereur d'être resté trop longtemps dans cette ville aux trois-quarts brûlée. Mais les événements se précipitent et de quelle mélancolie est empreinte cette phrase, écrite quelques jours plus tard, le 14 novembre : « Le froid est ici assé fort, à huit degrés; cela est un peu de bonne heure »!

Le passage de la Bérésina revient ici à la mémoire de chacun. Or, on chercherait en vain dans les lettres de Napoléon une allusion quelconque à cet épisode célèbre et à toutes les souffrances endurées par l'armée. Nous avons spécifié, un peu plus haut, que, suivant un ordre exprès répété à plusieurs reprises dans ses lettres, Napoléon entendait que Marie-Louise fît publier les nouvelles qu'elles contenaient. Or, Napoléon voulait apprendre de bonnes nouvelles aux Parisiens, et, même dans les moments les plus critiques, il ne se départira pas d'un optimisme qu'il jugeait nécessaire à son succès.

Il ne craindra pas, pour autant, de préciser ce que lui a coûté une bataille. Après Lützen, il reconnaît qu'il a perdu dix mille hommes tués ou blessés. A Würzen, un boulet emporte le duc de Frioul, Duroc, et Napoléon rend, le lendemain, ce bel hommage au maréchal qu'il estimait entre tous : « J'ai été bien triste tout hiers de la mort du duc de Frioul. Il étoit mon ami depuis vingt ans. Jamais je n'ai eu à me plaindre de lui; il ne m'a jamais donné que des sujets de consolation. C'est une perte irréparable, la plus grande que je pouvois faire à l'armée ». Mais il ne fait aucune allusion aux difficultés éprouvées par ses lieutenants à Gross-Beeren ou à la Katsbach et la même phrase revient inlassablement : « Mes affaires vont bien, ma senté est bonne », dans toutes les lettres.

Cette phrase on la retrouve également dans les lettres écrites de février à mars 1814 pendant la campagne de France. On a souvent répété qu'au cours de cette campagne, le génie militaire de Napoléon s'était affirmé avec le plus d'éclat. Les lettres qu'il écrivit presque chaque jour à sa femme durant ces deux mois — nous en avons cinquante-deux du 26 janvier au 31 mars — sont peut-être aussi les plus belles. Ce ne sont quelquefois que de

simples billets de deux lignes : « Il a fait bien froid aujourd'hui, ma senté est bonne, ambrasse pour moi le petit roi ». Mais la plupart, longues de plus d'une page, sont pleines de renseignements sur la situation présente, d'appréciations sur les chefs amis ou ennemis et de conseils pressants qu'il adresse à sa femme parce qu'il a confiance en elle. Et comme toujours, ces conseils se rapporteront aux choses les plus importantes comme aux plus futiles.

Au lendemain du funeste combat de La Rothière (1er février), Napoléon répondra ceci à Marie-Louise qui lui demandait s'il était convenable qu'elle allât à la représentation de l'*Oriflamme* à l'Opéra : « Tu as présenti mon opinion, il ne faut pas y aller. Tant que le territoire de l'Empire sera couvert d'ennemis, tu ne dois aller à aucun spectacle; le seul qui seroit digne de toi, ce seroit de te rendre à Sainte-Geneviève pour prier ». Il y a dans cette phrase un accent de sincérité qu'il faut noter comme un fait nouveau et que d'autres extraits de ses lettres viennent confirmer. Quelques jours après, il dira : « Mes affaires se sont amélioré depuis huit jours et j'espère, avec l'aide de Dieu, les mener à bien. » En effet, « quelques belles divisions » lui étaient arrivées et il allait du moins pouvoir s'aider lui-même avant que le Ciel ne l'aidât.

Marie-Louise, cependant, continuait à lui écrire des lettres désespérées. Dans la même journée du 7 février, il lui écrit trois fois et notamment ceci : « Je te prie d'avoir bon courage... ceux qui sont avec toi ont perdu la tête. » Le lendemain, ou plutôt, quelques heures plus tard — la lettre est datée du 8 à trois heures du matin — il allait même jusqu'à dire : « Je te dirai pour toi seule qu'il est probable qu'avant quatre jours la pais sera signée. » Et, de fait, de nouvelles victoires allaient suivre, Champaubert, Montmirail, au soir desquels Napoléon adresse à l'Impératrice des billets qui résonnent comme des fanfares : « Victoire, j'ai détruit 12 régiments russes, fait 6.000 prisonniers... je n'ai pas perdu 200 hommes. Fais tirer le canon des Invalides et publier cette nouvelle à tous les spectacles... Pas un homme de cette armée en

débâcle ne se sauva. » Puis, ces quelques mots : « Je meurs de fatigue. »

Chaque ligne, d'ailleurs, reflète la fièvre dans laquelle vécurent l'Empereur et ses hommes au cours de ces grandes journées : « J'ai été toute la journée à cheval, la cavalerie de ma garde s'est couverte de gloire... J'étais si fatigué hiers au soir que j'ai dormi huit heures de suite. » Il est de nouveau légitime d'espérer. Aux propositions qu'a faites à Marie-Louise le roi Joseph pour obtenir la paix, Napoléon répond en montrant toutes les possibilités de résistance du pays : « La nation a de l'énergie, surtout les paysans » et c'est avec une satisfaction non contenue qu'il note : « Je suis maître de Châtillon-sur-Seine. Ainsi le congrès que les Alliés ont voulu faire chez nous est actuellement sous ma police. »

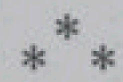
Un mois après, Napoléon remportait, le 20 et le 21 mars, les deux batailles d'Arcis-sur-Aube. Ce dernier succès l'avait-il grisé? Voulut-il, au contraire, montrer à l'Impératrice, une fois de plus qu'elle ne devait pas désespérer de celui qui avait toujours été victorieux? L'Empereur, d'ordinaire si prudent dans ses lettres, n'hésita pas cette fois, à confier à sa femme le plan nouveau qu'il avait conçu et qui lui permettrait un triomphe définitif : « L'armée ennemie s'est mise en bataille... J'ai pris le parti de me porter sur la Marne et sur ses comunications enfin de la pousser plus loin de Paris et me raprocher de mes places. Je serai ce soir à Saint-Disier. » Marie-Louise reçut bien cette lettre; mais elle avait été interceptée, Blücher l'avait lue auparavant et ce furent ses cavaliers qui la portèrent « aux pieds de la fille auguste de Sa Majesté l'Empereur d'Autriche. »

Le 31 mars, Paris capitulait. On peut être étonné du billet laconique que Napoléon envoyait ce même jour à Marie-Louise : « Je me suis rendu ici pour défendre Paris, mais il n'était plus tems, la ville avait été rendue dans la soirée. Je réunis mon armée du côté de Fontainebleau. » Cette dernière phrase nous donne l'explication : jusqu'au dernier moment, Napoléon voulut résister à l'envahisseur.

On sait cependant qu'après l'abdication, Napoléon chercha à

s'empoisonner en avalant, dans la nuit du 12 au 13 avril, un toxique qu'il portait toujours sur lui et nous devons noter dans une lettre du 7, une phrase qui nous montre combien déjà cette idée le hantait : « J'eusse quitté la vie si je ne pensois que cela seroit encor doubler tes maux et les accroître. »

Les lettres du sixième groupe ont été écrites sur le chemin de l'exil (il passa par Valence où il avait fait ses premières années de service comme sous-lieutenant au régiment d'artillerie alors en garnison dans cette ville) et pendant les premiers mois de son séjour à l'île d'Elbe — l'île du repos — suivant l'expression dont il se sert pour la qualifier. Elles sont pleines de mélancolie : « Je suis si dégoûté des hommes que je n'en veux plus faire dépendre mon bonheur. Toi seule, tu y peus quelque chose. » Marie-Louise, l'inconstante, ne s'en souciait déjà plus !



Ces quelques extraits des trois cent dix-huit lettres de Napoléon à Marie-Louise suffisent à donner une idée de leur importance historique. Il est encore un autre aspect de l'intérêt qu'elles ont à nos yeux. Nous y voyons l'Empereur jugeant ceux à qui il avait affaire : Metternich, un intrigant qui a été acheté par les Russes (Napoléon insiste très nettement sur ce fait); son frère Joseph, qu'il avait fait roi d'Espagne, « un pygmée qui veut se grandir »; Louis, roi de Hollande qui lui crée tous les ennuis. A chaque instant, il doit faire face à tout ce monde et à ses intrigues. Seule, Marie-Louise gardait sa confiance et il lui demandera plusieurs fois d'intervenir auprès de son père — papa François — pour obtenir de lui quelque ménagement. Le 3 avril 1814, trois jours avant l'abdication, il lui écrira encore : « Fait sentir à ton père que le moment est arrivé qu'il nous aide. » Napoléon crut, en effet, que sa femme aurait assez d'influence pour maintenir l'empereur d'Autriche son père, en dehors de la coalition. Il lui demande d'écrire tous les huit jours à Vienne et va même jusqu'à rédiger entièrement un modèle de lettre qu'elle devra envoyer.

L'idée de l'Empereur est d'ailleurs toujours la même : c'est que la nation a des réserves inépuisables d'énergie et de résistance. Voulait-il en imposer à sa femme d'abord et, par elle, à l'Empereur d'Autriche? Les succès de Champaubert, Montmirail et Craonne le permettaient. Mais les Russes et les Prussiens agissaient de leur côté sur cet homme dont Napoléon dira dans une lettre à Marie-Louise qu'il « n'a pas assez de tête pour sa position ». C'était vrai, mais peu habile peut-être. En tout cas, l'alliance de l'Empereur des Français avec une princesse de la maison d'Autriche sur laquelle tant d'espoirs avaient été fondés, ne devait pas épargner l'invasion à la France, à l'Empereur l'abdication... Ce sont là quelques exemples, entre autres, des réflexions que suggère la lecture des trois cent dix-huit lettres de Napoléon à Marie-Louise, qui sont venues si heureusement s'ajouter aux documents de notre histoire nationale.

Michel FRANÇOIS,

Attaché au Département des Manuscrits.

ORDRE DES LETTRES

Les *lettres de Napoléon à Marie-Louise, présentement exposées, se répartissent en huit groupes bien distincts. Nous indiquons ici, brièvement, les dates extrêmes et le nombre des lettres de chaque groupe, en suivant les numéros qui ont été attribués aux lettres pour leur présentation dans les vitrines. Nous mentionnons, également, à l'intérieur de chacun des groupes, les lettres les plus importantes (en regard desquelles on a placé une transcription dactylographiée), avec les faits auxquels elles se rapportent.*

Premier groupe : 23 février-24 mars 1810.

10 lettres (numérotées 1 à 10) se rapportant aux *préliminaires du mariage* et à l'*arrivée de la nouvelle Impératrice en France*. La seconde, seule, n'est pas autographe.

N° 4. Impatience de l'Empereur de voir Marie-Louise dont le mariage aura déjà été célébré à Vienne lorsqu'elle recevra cette lettre.

Deuxième groupe : 19 septembre-16 octobre 1811.

12 lettres (numérotées 11 à 22) écrites par l'Empereur au cours d'*un voyage d'inspection dans les Pays-Bas*. Simples billets adressés à Marie-Louise qui résidait alors à Laeken.

TROISIÈME GROUPE : 29 mai-13 septembre 1812.

70 lettres (numérotées 23 à 92) écrites pendant la première partie de la *campagne de Russie*, *avant l'arrivée de l'Empereur à Moscou.*

N° 42. Passage du Niémen.

N° 44. Description de Vilna.

N° 51. Conseils à Marie-Louise pour la fête de l'Empereur.

N° 53. Nouvelles du roi de Rome.

N° 68. Recommandations pour une lettre que Marie-Louise doit écrire au pape, et pour les réceptions à la cour.

N° 74. Entrée à Smolensk.

N° 79. Marche sur Moscou.

N° 82. Description de Viasma.

N° 85. Les dessins de Vivant Denon sur les campagnes de l'Empereur.

N° 87. Veille de la bataille de la Moskowa.

N° 88. Victoire de la Moskowa.

N° 89. Présentation du portrait du roi de Rome à l'armée.

QUATRIÈME GROUPE : 16 septembre-5 décembre 1812.

41 lettres (numérotées 93 à 133) écrites *pendant le séjour de l'Empereur à Moscou et les premières semaines de la retraite.*

N° 106. Projet de « panorama » de l'incendie de Moscou.

N° 115. Destruction du Kremlin.

N° 123. Allusion au complot du général Malet. Premiers jours de la retraite.

N° 125. Marie-Louise peintre. Premières atteintes du froid.

N° 130. Napoléon pense laisser son armée et rentrer seul à Paris (1er décembre).

CINQUIÈME GROUPE : 15 avril-23 juillet 1813.

69 lettres (numérotées 134 à 202) écrites *dans les premiers mois de la campagne d'Allemagne, avant l'arrivée de Marie-Louise à Mayence.*

N° 136. Napoléon demande à Marie-Louise d'intervenir auprès de son père, l'Empereur d'Autriche.

N° 142. Nouvelle demande d'intervention.

N° 148. Mort du maréchal Bessières, duc d'Istrie.

N° 149. Bataille de Lützen (2 mai 1813).

N° 158. « Metternich n'est qu'un intrigant ».

N° 164. Bataille de Bautzen (20 mai 1813).

N° 166. Mort du grand-maréchal Duroc, duc de Frioul.

N° 170. Clémence de l'Empereur pour un homme condamné à mort.

N° 175. Marie-Louise doit présider le Conseil d'État une fois par mois.

N° 182. Représentation de *Tartufe*, à Dresde.

N° 184. Entretien avec Metternich.

Nº 188. Critique de la manière dont sont faites les invitations à la cour.

Nº 190. Marie-Louise doit se méfier du roi Joseph. Metternich s'est vendu aux Russes.

SIXIÈME GROUPE : 1er août-7 novembre 1813.

38 lettres (numérotées 203 à 240); *échec des conférences de Prague et reprise de la lutte.*

Nº 203. Regret de l'Empereur qui vient de quitter Marie-Louise, venue le voir à Mayence.

Nº 206. Célébration par l'armée de la fête de l'Empereur.

Nº 211. Conseils pour le voyage de Marie-Louise, à Cherbourg.

Nº 212. L'Empereur d'Autriche entre dans la coalition.

Nº 216. Inauguration du nouveau bassin de Cherbourg. Le petit roi parle « comme un orateur. »

Nº 217. Victoire de Dresde.

Nº 219. État lamentable des troupes autrichiennes.

Nº 233. Bataille de Hanau.

Nº 235. Bon espoir de vaincre de l'Empereur.

Nº 239. Louis, roi de Hollande. Sa conduite.

SEPTIÈME GROUPE : 18 janvier-31 mars 1814.

54 lettres (numérotées 241 à 294) écrites *pendant la campagne de France.*

Nº 242. Marie-Louise, plutôt que d'assister au spectacle doit aller prier.

Nº 243. Congrès de Châtillon.

Nº 245. Bon espoir de vaincre.

Nº 247. Arrivée de nouvelles divisions. Cérémonie à Sainte-Geneviève.

Nº 248. Inquiétude dans l'entourage de l'Impératrice.

Nº 249. La paix doit être signée avant quatre jours.

Nº 252. Victoire de Champaubert (10 février 1813).

Nº 254. Victoire de Montmirail (11 février 1813.)

Nº 255. Napoléon entre à Château-Thierry.

Nº 257. Victoire de Vauchamps (14 février 1813).

Nº 261. Schwarzenberg demande un armistice.

Nº 263. Marie-Louise doit faire publier toutes les nouvelles que lui envoie l'Empereur.

Nº 264. Le roi de Rome en prières.

Nº 265. Le froid gêne les opérations.

Nº 269. Napoléon demande à Marie-Louise d'intervenir auprès de son père.

Nº 271. Reprise de l'offensive. Les Russes sont seuls à vouloir restaurer les Bourbons.

Nº 273. Calomnies dont Madame Anatole de Montesquiou a été l'objet à la cour.

Nº 274. Tous les lits, draps et couvertures des châteaux de Fontainebleau, Compiègne et Rambouillet doivent être transportés dans les hôpitaux.

Nº 275. Madame de Montesquiou a manqué à l'étiquette.

Nº 276. La reine de Naples.

Nº 279. Bataille de Craonne (7 mars 1813).

Nº 283. Marie-Louise doit se défier de Joseph, roi d'Espagne, qui lui fait des avances.

Nº 285. Le roi Joseph, « un pygmée qui veut se grandir ».

Nº 290. Nouveau plan d'opérations de l'Empereur qui veut se porter sur les communications de l'ennemi. (Cette lettre fut interceptée par les cavaliers de Blücher et présentée — décachetée — à l'Impératrice.)

Nº 291. Bataille d'Arcis-sur-Aube (20 mars 1813). Nouvelle demande d'intervention auprès de l'empereur d'Autriche pour lui montrer les possibilités de résistance de la France.

HUITIÈME GROUPE : 2 avril-24 août 1814.

24 lettres (numérotées 295 à 318) écrites *au moment de la première abdication* et *pendant les premiers mois du séjour de l'Empereur à l'île d'Elbe*.

Nº 295. Perte de Paris.

Nº 299. Sollicitude de Napoléon pour sa femme et son fils.

Nº 300. Convention conclue par les Alliés et dispositions prises par Napoléon.

Nº 302. Décisions des Alliés.

Nº 304. Un bataillon de la garde suivra Napoléon à l'île d'Elbe.

Nº 307. Marie-Louise tenant son fils dans ses bras, portrait apporté par Isabey. L'île d'Elbe, île du repos.

Nº 308. Jugements sur l'Empereur Alexandre de Russie et le roi de Prusse.

Nº 311. Attachement de la population à son Empereur.

Nº 312. Hostilité à Avignon.

Nº 315. Organisation de l'île. Napoléon est sans nouvelles de Marie-Louise.

Nº 317. Il insiste pour qu'elle vienne le retrouver avec son fils.

Nº 318. Le site de la Madonna di Marciano où Napoléon a établi sa résidence.

Nota. — On a exposé, dans une des vitrines de l'antichambre, la consultation donnée le 11 avril 1814, à Orléans, par Corvisart, où celui-ci prescrit à Marie-Louise un long repos dans une station thermale (collection E. Fabius). — On y a ajouté la photographie d'une lettre écrite par Napoléon à l'Impératrice et datée de Fontainebleau, le 20 avril 1811, jour du départ de l'Empereur pour Briare. Cette lettre ne parvint jamais à Marie-Louise. L'original fait actuellement partie de la collection de M. Heineman, à Bruxelles.

NOTICE

CONCERNANT

LES OBJETS PRÊTÉS A LA BIBLIOTHÈQUE

par des Musées et des Collectionneurs

ESTAMPES

En présentant dans la Galerie Mazarine un choix de peintures, de dessins, d'estampes et de miniatures, la Bibliothèque nationale n'a pas prétendu constituer une exposition du Premier Empire, mais seulement illustrer quelques passages des lettres de Napoléon à Marie-Louise.

En plus des tableaux prêtés par les Musées nationaux et dont la notice est donnée ci-dessous, on a réuni un grand nombre de planches officielles ou populaires tirées des collections du Cabinet des Estampes. Ce sont des portraits de l'Empereur et de l'Impératrice, des gravures commémorant les fêtes de leur mariage et célébrant la naissance du Roi de Rome. On verra aussi l'entrée des Français à Moscou et leur retour tragique dans les neiges, les scènes de l'abdication, et le départ pour l'île d'Elbe. Enfin, les portraits des maréchaux et des principaux personnages mêlés aux événements complètent l'illustration de ces lettres. Dans ces estampes dues à ALIX, TARDIEU, ROGER, ACHILLE LEFÈVRE, FABER DUFOUR, ADAM et à leurs émules, on retrouvera la traduction ou le reflet des peintres du temps, PRUD'HON, GÉRARD, ISABEY, AUBRY, DENON.

RELIURES

Les lettres de Napoléon ont été placées dans des vitrines et pour en mieux souligner la valeur on les a disposées sur des

reliures de l'époque napoléonienne provenant de la Réserve du département des Imprimés et du Musée de Malmaison.

S'il est vrai que les grandes causes se révèlent par leurs plus modestes effets, rien ne montre mieux la coupure de la Révolution et de l'Empire que la transformation de la reliure à la même époque.

Aux thèmes décoratifs du XVIIIe siècle succèdent, presque sans transition, de nouveaux motifs. Les dentelles font place aux bordures imitées de l'antique; les vases, les palmettes, les guirlandes de laurier, les trophées d'armes effacent les attributs champêtres, les bouquets et les nœuds de ruban. Pour plaire au nouveau maître que la France s'est donnée, pour mieux s'harmoniser aussi avec le décor de la vie, le livre devient fastueux et austère.

Deux frères, les BOZERIAN, suivis par leur neveu LEFEBVRE et quelques imitateurs comme COURTEVAL, DOLL et SIMIER, ont, en quelques années, renouvelé l'aspect du livre et créé des modèles, dont pendant près d'un siècle, devaient s'inspirer les relieurs. Les deux premiers furent chargés de rhabiller de riche maroquin un grand nombre d'incunables et d'ouvrages précieux que la Convention et le Directoire avaient fait verser à la Bibliothèque nationale, ce qui nous a permis de donner aux lettres exposées un écrin digne d'elles.

Dans les vitrines murales, quelques reliures aux armes de l'Empereur et de Marie-Louise montreront des types de la bibliothèque personnelle de Napoléon, en particulier une curieuse reliure de velours brodé sur l'exemplaire du Code Napoléon imprimé sur vélin. Certaines des plus belles ont été choisies par M. Jean Bourguignon au nombre de celles que M. et Mme Joffé ont offertes si généreusement au Musée de Malmaison. Deux autres avaient été acquises auparavant par la Bibliothèque nationale : les *Hommages poétiques* sur la naissance du Roi de Rome, Paris, 1811, 2 vol. in-4° aux armes du Roi de Rome; *Histoire de France sous l'empire de Napoléon*, Paris 1809-1810, 3 vol. in-8°, aux armes de Marie-Louise et de Napoléon. Toutes ces pièces

témoigneront que si Napoléon n'était pas précisément un bibliophile, il savait, du moins, honorer les livres et, comme il le faisait pour ses maréchaux, semer leurs habits de chamarrures d'or.

MÉDAILLES ET CAMÉES

La pièce principale prêtée par le Cabinet des médailles est le grand médaillon bien connu, signé par ANDRIEU, où figurent les bustes conjugués de Napoléon et de Marie-Louise. Autour de lui sont groupées les médailles relatives au mariage : Napoléon et Marie-Louise, par J. HARNISCH, celle-ci frappée à Vienne; le revers de la même pièce par GUILLEMARD, avec « Amour tenant un flambeau »; une médaille de DENON et JOUANNIN; le portrait de Marie-Louise, par MORAL; les portraits conjugués de François II, de Napoléon et de Marie-Louise; une médaille de STUCKHART avec les bustes de François II, de l'Impératrice, de Napoléon et de Marie-Louise.

La naissance du Roi de Rome est commémorée par la médaille d'or d'ANDRIEU, la médaille de bronze de DENON et JOUANNIN, et surtout par la célèbre pièce d'ANDRIEU où l'on voit Napoléon tenant son fils dans ses bras, qui semble avoir inspiré le vers bien connu de Victor Hugo. La médaille de Napoléon en costume impérial est due à GATTEAUX, et a été gravée à Rome, en 1812.

Quant aux membres de la famille de Napoléon, ou aux personnages de ce temps, la médaille de l'Empereur François est de DENON et GAYRARD; celle de Frédéric-Guillaume de Prusse, de DENON; celle de Pie VII, de DROZ; celle de Jérôme Napoléon, de ISABEY; celle de Murat est anonyme; celles du tsar Alexandre Ier, de Morel, d'Ivanoff, de LEBERECHT, de DENON. La médaille de la bataille de la Moscova est due à JEUFFROY.

Un camée de SANTARELLI nous offre le portrait de Murat, un autre de XAVERIA, celui du roi Joseph. Enfin, un camée de PISTRUCCI représente le triomphe d'Alexandre Ier, c'est une sardonyx montée sur une plaque dorée, en couvercle de tabatière, où l'on voit le tsar héroïsé, conduisant un char à deux chevaux.

CARTES ET PLANS

On a voulu, dans la mesure de l'espace disponible, et compte tenu du caractère artistique de la production, donner une place à quelques specimens de la cartographie d'alors, choisis dans les collections de la Bibliothèque nationale et du service historique de l'armée.

C'est une époque ingrate que le premier Empire dans le domaine de la cartographie décorative. Les encadrements romantiques à personnages et à monuments n'ont pas encore fait oublier les guirlandes et allégories de l'époque Louis XVI, et la hâte des plans militaires le dispute à la sécheresse technique des cartes officielles. Cependant les pièces manuscrites et les plans des villes constituent un ensemble digne d'attention.

Paris, capitale d'un Empire de 130 départements, apparaît dans ses détails sur le beau plan-atlas de MAIRE (1808) dédié à la duchesse de Bassano, et en 1815, le libraire Jean, nous en montre les principaux monuments au lendemain de la victoire des Alliés. Pour les environs, la carte des chasses, commencée par Berthier le père et terminée par le maréchal son fils, nous promène parmi les résidences impériales d'une banlieue abritée de toute industrie. Fontainebleau évoque l'abdication, Mortefontaine rappelle les villégiatures de Marie-Louise. Mais si Cherbourg invite l'Impératrice à inaugurer les grands travaux, c'est surtout en Allemagne que nous suivons le maître à Francfort, à Würtzburg, en route pour l'immense Russie encore mal connue, où l'Empereur annote l'itinéraire de Mojaïsk à Moscou. Au grand plan mosaïqué de la ville sainte s'opposent les croquis de batailles, de la Moskova à Dresde et bientôt aux bords du Rhin, où de trop faibles forces tentent d'arrêter l'invasion. Les Alliés auront demain tout loisir de rappeler leur « libération » par des allégories et des plans de sièges.

NOMENCLATURE

1. BONAPARTE PREMIER CONSUL, portrait d'après Gérard dans le médaillon d'une tasse.

Tasse.
Porcelaine dure de Sèvres, 1803.

Au Musée céramique de Sèvres.

2. NAPOLÉON Ier, buste par Chaudet (1763-1810).

Biscuit. H. 0,61; L. 0,29.
Exécuté en 1805 d'après un modèle en plâtre conservé à Sèvres.

A la Manufacture de Sèvres.

3. NAPOLÉON Ier, buste par Houdon.

Marbre. H. 0,59.
Salons de 1806 et 1808.
Napoléon accorda au sculpteur quelques séances de pose à Saint-Cloud en août 1806.

Au Musée de Versailles.

4. NAPOLÉON Ier, portrait par J.-B. Isabey.

Sépia. H. 0,13; L. 0,09.

Au Musée du Louvre.

5. NAPOLÉON Ier en uniforme du régiment des chasseurs de la Garde, par Robert-Lefèvre (1756-1830).

Peinture. H. 2,17; L. 1.56.
Salon de 1812.
Les contemporains assuraient que Robert-Lefèvre avait su admirablement rendre l'expression de l'Empereur.

Au Musée de Versailles.

6. MARIE-LOUISE, portrait dans le médaillon d'une tasse, par Mme Jaquotot (1778-1855).

Porcelaine dure de Sèvres, 1810.
Don de l'Empereur Napoléon III.

Au Musée céramique de Sèvres.

7. L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE, portrait par Pierre Prud'hon (1758-1823).

Dessin au crayon noir rehaussé, 1811. H. 0,36; L. 0,22.
Projet pour un portrait peint qui ne fut jamais exécuté.
J. Guiffrey, *Prud'hon*, no 448.

Au Musée du Louvre.

8. MARIE-LOUISE, portrait par J.-B. Isabey.

Miniature.
Salon de 1810.

Au Musée du Louvre.

9. MARIE-LOUISE, buste par Jacques Spalla, élève de Canova.

Marbre. H. 0,61. 1810.
Cat. Nolhac et Pératé no 1523.

Au musée de Versailles.

10. MARIE-LOUISE, buste par Jacques Spalla.

Marbre.

A Monsieur E. Fabius.

11. L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE, buste par Brachard.

Biscuit exécuté par Oger en 1811. H. 0,69; L. 0,34.

Au Musée céramique de Sèvres.

12. MARIE-LOUISE, portrait sur une tasse par Delafosse, peintre de figures à la Manufacture de Sèvres.

Tasse et soucoupe.
Porcelaine dure de Sèvres, 1812.

Au Musée céramique de Sèvres.

13. MARIE-LOUISE à cheval dans le parc de Saint-Cloud, par Jean-François Robert, peintre de paysages à la Manufacture de Sèvres (1788-1832).

Assiette du service dit : « *à Marli d'or* ».
Porcelaine dure de Sèvres, 1812.

Au Musée céramique de Sèvres.

13 *bis*. MARIE-LOUISE, portrait attribué à Regnault (1754-1824), dans un cadre rond de bois doré soutenu par deux aigles.

A Monsieur E. Meyer.

14. ADIEUX DE MARIE-LOUISE à sa famille, Vienne, 13 mars 1810, par Mme Auzou (1775-1835).

Peinture. H. 1,12; L. 1,50.
Salon de 1812.
Cat. Pératé et Brière, no 667.

Au Musée de Versailles.

15. ARRIVÉE DE MARIE-LOUISE et de Napoléon dans la galerie du château de Compiègne, le 28 mai 1810, par Mme Auzou.

Peinture. H. 1,12; L. 1,50.
Salon de 1810.
Cat. Pératé et Brière, no 668.

Au Musée de Versailles.

16. Mariage de Napoléon Ier et de Marie-Louise au Louvre, le 2 avril 1810, par G. Rouget.

Étude à l'huile, peinte en 1810 pour un grand tableau exécuté en 1836. H. 1,85; L. 1,82.
Cat. Pératé et Brière, nº 670.

Au Musée de Versailles.

17. Mariage de Napoléon et de Marie-Louise par Zix : le cortège traverse la grande galerie du Louvre.

Dessin aquarellé. H. 0,25; L. 1,73.

A la Manufacture de Sèvres.

18. Mariage de Napoléon et de Marie-Louise, par Alexandre-Évariste Fragonard (1780-1850).

Dessin au lavis. H. 0,25; L. 0,90.

A la Manufacture de Sèvres.

19. Allégorie du mariage de Napoléon et de Marie-Louise, par Pierre Prud'hon (Noces d'Hébé et d'Hercule).

Esquisse. H. 0,08; L. 0,59.
Esquisse pour une grande frise peinte qui fut placée le 10 juin 1810 devant l'Hôtel-de-Ville, et qui disparut après les fêtes du mariage.
J. Guiffrey, *Prud'hon*, nº 937.

Au Musée du Louvre.

20. Marie-Louise « occupée à faire le portrait de S. M. l'Empereur », par Alexandre Menjaud.

Peinture. H. 0,73; L. 0,59.
Salon de 1810.

Au Musée de Versailles.

21. NAPOLÉON ET MARIE-LOUISE sur la digue de Cherbourg en 1811.

Peinture. H. 1,70; L. 2,55.

Au Musée de Malmaison.

22. ROI DE ROME, portrait par J.-B. Isabey (1767-1855).

Aquarelle, mars 1811. H. 0,19. L. 0,25.

C'est le premier portrait qu'on fit du Roi de Rome, lorsqu'il eut douze jours. Une autre aquarelle exécutée à une date très voisine est conservée au Palais Impérial de Vienne.

Au Musée du Louvre.

23. BAPTÊME DU ROI DE ROME, le 14 juin 1811, par Fr. Joseph Heim (1787-1865).

Dessin à la plume, 1814. D. 0,28.

A la Manufacture de Sèvres.

24. LE ROI DE ROME, buste par Treu de Bâle.

Bronze. Sculpté d'après nature à Meudon au printemps de 1812.

Salon de 1812.

Collection David-Weill.

25. LE ROI DE ROME, portrait par Pierre Prud'hon.

Crayon noir et blanc sur papier bleuté. Rond, D. 0,10.

Étude d'après nature pour un grand portrait exposé en 1812.

J. Guiffrey, *Prud'hon*, nº 431.

Au Musée du Louvre.

26. LE ROI DE ROME, portrait par le baron Gérard (1770-1837).

Peinture. H. 0,61; L. 0,50.

Cat. Nolhac et Pératé, nº 4707.

Ce portrait fut apporté le 6 septembre 1812 à Napoléon sur les bords de la Moskowa par M. de Beausset. L'Empe-

reur le fit exposer devant sa tente pour stimuler le courage de son armée qui, le lendemain, gagna la bataille de la Moskowa.

Au Musée de Versailles.

27. MARIE-LOUISE. « Elle contemple le Roi de Rome dans son berceau et presse sur son cœur le portrait de son Auguste Époux », par Joseph Franque (1774-1833).

Peinture. H. 0,52; L. 0,46.
Salon de 1812. *Au Musée de Versailles.*

28. LE ROI DE ROME, par J.-B. Isabey.

Miniature sur une boîte ronde, vers 1812.

Au Musée du Louvre.

29. MARIE-LOUISE AVEC LE ROI DE ROME, en 1813, par le baron François Gérard (1770-1837).

Peinture. H. 2,41; L. 1,64.
Cat. Nolhac et Pératé, nº 4704.
Le berceau est conservé au musée de Fontainebleau.

Au Musée de Versailles.

30. LE ROI DE ROME, portrait avec deux petites ailes, sur une assiette de porcelaine de Sèvres.

Mme de Basily Callimaky rapporte qu'un portrait du Roi de Rome avec deux petites ailes a été commandé à Isabey, pour l'archiduchesse Caroline, sœur de l'Impératrice et qu'il a été monté en cadenas pour former un bracelet fait avec des cheveux de l'Impératrice et le mot « Louise » en pierres de couleur.

Au Musée céramique de Sèvres.

31. LE DUC DE REICHSTADT, buste attribué à Louis-Alexandre Romagnesi (1776-1852).

Marbre. H. 0,73.

A Monsieur E. Fabius.

32. ÉPISODE de la Retraite de Moscou, par Joseph-Fernand Boissard de Boisdenier (1813-1866).

Peinture. H. 1,60; L. 2.25.
Salon de 1835.
M. Nicolle, *Memor.*, n° 50.

Au Musée de Rouen.

33. ÉPISODE de la Retraite de Russie, 1812, par A. Raffet.

Peinture. H. 0,65 ; L. 0,82.

Au Musée du Louvre.

34. LE MARÉCHAL NEY A LA RETRAITE DE KOWNO, 14 décembre 1812, par Raffet (1804-1860).

Peinture. H. 0,33; L. 0,42.

Au Musée du Louvre.

35. IMMERSION de l'avant-port de Cherbourg le 27 août 1813 en présence de l'Impératrice Marie-Louise, dessiné par Constant Bourgeois (figures par Heim).

Dessin à la plume, lavé de sépia, 1814.

Au Musée de Versailles.

36. ÉPISODE DE LA CAMPAGNE DE FRANCE. Combat à l'entrée d'un village, par Hippolyte Bellangé (1818-1866).

Peinture. H. 1,92; L. 2,88.
Salon de 1827.
Cat. Pératé et Brière, n° 696.

Au Musée de Versailles.

37. LA CAMPAGNE DE FRANCE, 1814, par Ernest Meissonier (1815-1871).

Peinture. H. 0,50; L. 0,77.
Salon de 1864.
Collection Chauchard, n° 87.

Au Musée du Louvre.

38. AFFAIRE DE CLAYE, le 27 mars 1814, par Eugène Lami.

Peinture. H. 1,05 ; L. 1,58.

Salon de 1831.
P.-A. Lemoisne, *Lami*, nº 13.
Cat. Pératé et Brière, nº 700.

Au Musée de Versailles.

39. DÉFENSE DE LA BARRIÈRE DE CLICHY à Paris, le 30 mars 1814, par Horace Vernet.

Peinture, 1820. H. 0,97; L. 1,30.
Le peintre s'était distingué dans cette affaire par son courage, et il avait été décoré peu après de la Légion d'honneur.
Cat. Leprieur, nº 956.

Au Musée du Louvre.

40. NAPOLÉON METTANT MARIE-LOUISE ET LE ROI DE ROME sous la protection de la garde nationale, 24 janv. 1814.

Dessin à la plume. H. 0,45 ; L. 0,64.
La scène se passe dans la Salle des Cariatides, au Louvre.

Au Musée de Malmaison.

41. MADAME LŒTITIA, par J.-B. Isabey.

Miniature, vers 1810.

Au Musée du Louvre.

42. LA REINE HORTENSE, par J.-B. Isabey.

Miniature, vers 1811.

Au Musée du Louvre.

43. EUGÈNE DE BEAUHARNAIS, Vice-Roi d'Italie, par Abraham Constantin, miniaturiste.

Émail.
Salon de 1812.

Au Musée du Louvre.

44. ALEXANDRE Ier, Empereur de Russie et sa sœur (?) par J.-B. Isabey.

Miniature, avant 1812.

Au Musée du Louvre.

45. FRÉDÉRIC-GUILLAUME III, Roi de Prusse (1770-1840), par J.-B. Isabey.

Miniature, vers 1812.

Au Musée du Louvre.

46. CHARLES D'AUTRICHE, oncle de Marie-Louise, par J.-B. Isabey.

Miniature.
Salon de 1812.

Au Musée du Louvre.

47. DUCHESSE DE MONTEBELLO, veuve du maréchal Lannes, dame d'honneur de Marie-Louise, portrait par J.-B. Isabey.

Miniature, après 1810, dans un médaillon en or.
Legs Doistau.

Au Musée du Louvre.

48. LA MARÉCHALE BESSIÈRES tenant sur ses genoux le duc d'Istrie, son fils, par Jacques Delaplace, miniaturiste (1769-1831).

Miniature.

Au Musée du Louvre.

49. RHIN (la basse partie du cercle du haut), par W.-C. Buna.

Carte gravée du XVIIIe s. avec l'emplacement, ajouté à

l'encre rouge, des corps français sur la rive gauche, fin 1813, entre Strasbourg et Cologne.

Au Ministère de la Guerre.

50. Itinéraire d'une partie de la Russie, de la Prusse, de la Pologne, ou théâtre de la guerre (1812).

Communications et distances entre les principales villes, avec leur population. Carte manuscrite en couleurs avec tableaux en marge, montrant tout le pays entre la Baltique et Poltava : elle semble avoir servi à l'Empereur et porte des taches de chandelle.

Au Ministère de la Guerre.

51. Reconnaissance de la route de Mojaisk a Moscou, 1812.

Carte manuscrite des ingénieurs géographes Delahaye et autres comprenant la route avec notes de l'Empereur, le cours de la Protva et les environs de Mojaïsk.

Au Ministère de la Guerre.

52. Partie des mouvements de la bataille de Dresde, 1813.

Carte manuscrite en couleurs avec emplacements des troupes françaises et à la fin de la bataille des 26-27 août; Napoléon, avec 120.000 hommes, battit 200.000 Austro-Prusso-Russes, leur tuant ou prenant 26.000 hommes. Le général Moreau fut tué, dans l'état-major du tsar, par un boulet français. Nous avions perdu 10.000 hommes.

Au Ministère de la Guerre.

53. MDCCCXIV und MDCCCXV. Die Schlachtplane entworfen... von dem... Major von Rau und Capit. Haenel von Cronenthal Herausgegeben von Carl Vetter. Berlin, (1815), 1 feuille gravée.

Réunion de 17 médaillons et 29 plans montrant les

sièges et batailles des campagnes 1814-1815. Au bas, les alliés, costumés à l'antique rétablissent les Bourbons en France.

Au Ministère de la Guerre.

54. Assiette au chiffre impérial couronné.

Porcelaine dure de Sèvres.
Fabrique de Dagoty, 1804.

Au Musée céramique de Sèvres.

55. Métier a broder de Marie-Louise.

Noyer, orné de bronzes dorés et ciselés.
Se trouvait en 1812 dans le Premier Salon des appartements de Marie-Louise à Saint-Cloud. Sous la Restauration, il a servi à la duchesse d'Angoulême qui fit enlever les aigles et les abeilles.

A Monsieur E. Fabius.

56. Les Bains de Bijoux à Aix en Savoie, dessiné par S. A. I. l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche, rehaussé de lavis par J.-B. Isabey, le 29 avril 1814.

H. 0,13; L. 0,18.

A Monsieur E. Fabius.

TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie Coulouma, Argenteuil, H. Barthélemy, directeur.



ÉDITIONS DES BIBLIOTHÈQUES NATIONALES DE FRANCE

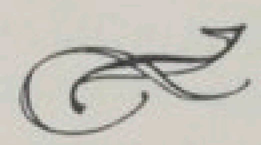
A l'occasion de l'exposition et de la publication des LETTRES DE NAPOLÉON A MARIE-LOUISE *les* Éditions des Bibliothèques nationales de France *imprimeront en Mars :*

1° deux pochettes de cartes postales reproduisant chacune douze sujets relatifs aux principaux événements évoqués par la correspondance de l'Empereur.

CHAQUE POCHETTE : **6 Fr.**

2° un recueil de SIX ESTAMPES EN COULEURS où les cérémonies du mariage impérial et des scènes de l'enfance du Roi de Rome apparaissent pittoresquement traduites par l'imagerie naïve du temps.

LE RECUEIL : **30 Fr.**



Pour tous renseignements concernant la souscription s'adresser au Magasin de vente de la Bibliothèque.

AUTOGRAPHES

ET

DOCUMENTS HISTORIQUES

MAISON

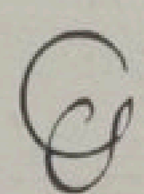
JACQUES, ÉTIENNE

ET

NOËL CHARAVAY

FONDÉE EN 1830

3, RUE DE FURSTENBERG, PARIS-VI[e]



ACHAT ET VENTE D'AUTOGRAPHES

EXPERTISES

DIRECTION DE VENTES PUBLIQUES

Emmanuel Fabius

Autographes
Souvenirs historiques

Catalogue périodique sur demande

55, RUE DE CHATEAUDUN, PARIS
(PLACE DE LA TRINITÉ)

Téléphone : Trinité 55-19